

Théâtre de la Commune
Centre Dramatique National d'Aubervilliers

ABÉCÉDAIRE



La Vie en jeu

Saison 2000/2001
Les Petits Cahiers de la Commune

ABÉCÉDAIRE

La Vie en jeu

*La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie
par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature.*

Marcel Proust

AVANT-PROPOS

La vie ! Pour ce quatrième abécédaire, voici réunis des textes qui tous, d'une manière ou d'une autre, cherchent à nous consoler de ne jamais pouvoir en éviter le terme et de ne pas toujours pouvoir en maîtriser le sens. Ainsi va la vie, nous invitant à faire preuve d'une humilité sans modestie. Après tout, si ça n'est qu'un jeu, ça n'est pas si grave de gagner ou de perdre.

Sauf quand on perd !

Bonne lecture et bonne soirée.

Laurent Caillon

A

ATTENTION !

À ne pas admettre sa propre vie, ses propres lâchetés, son arrangement, toujours avec la réalité, à ne pas vouloir s'interroger sur ses actes ou sur son immobilité, pleine toujours de la bonne conscience de la réflexion, à ne parler que des autres, si lointains dans la géographie ou l'histoire, et des morts, ou exotiques, ou si incompréhensibles, à ne parler plus que des combats que nous leur intimons de livrer, dans notre bon confort, les batailles à livrer et les questions que nous leur ordonnons de se poser, et les jugements définitifs que nous assenons sur leurs vies, leurs erreurs, leurs victoires et leurs imbéciles défaites, nous mourons, nous sommes morts, nous regardons le spectacle, tout nous est spectacle, la vie nous quitte, nous ne nous interrogeons plus, nous nous aimons tels que nous avons patiemment décidé d'être.

Nous trichons.

B

BIS

Je me dis souvent : si l'on pouvait recommencer sa vie, une bonne fois, consciemment ? Si cette vie que nous avons n'était, pour ainsi dire, qu'un brouillon, et l'autre, une copie propre ? Je pense que chacun de nous tenterait alors de ne pas se répéter, ou tout au moins créerait une autre ambiance, un appartement comme le vôtre, par exemple, inondé de lumière, plein de fleurs...

Moi, j'ai une femme, deux fillettes, ma femme n'est pas en bonne santé, etc., etc. Eh bien, si c'était à refaire, je ne me marierais pas...

Oh non !

Anton TCHEKHOV,
Verchinine dans *Les Trois Sœurs*,
traduction de Gennia Cannac et Georges Perros, © L'Arche Éditeur, 1960.

C

COPIE (non conforme)

Qu'est-ce que le roman, en effet, sinon cet univers où l'action trouve sa forme, où les mots de la fin sont prononcés, les êtres livrés aux êtres, où toute vie prend la forme d'un destin. Le monde romanesque n'est que la correction de ce monde-ci, suivant le désir profond de l'homme. Car il s'agit bien du même monde. La souffrance est la même, le mensonge et l'amour. Les héros ont notre langage, nos faiblesses, nos forces. Leur univers n'est ni plus beau ni plus édifiant que le nôtre. Mais eux, du moins, courent jusqu'au bout de leur destin et il n'est même jamais de si bouleversants héros que ceux qui vont jusqu'à l'extrémité de leur passion, Kirilov et Stavroguine, Madame Graslin, Julien Sorel ou le prince de Clèves. C'est ici que nous perdons leur mesure, car ils finissent alors ce que nous n'achevons jamais.

Albert CAMUS,
L'Homme révolté, © Éditions Gallimard, 1951.

D

DEUXIÈME (mais dernière)

"L'art et rien que l'art, dit Nietzsche, nous avons l'art pour ne point mourir de la vérité."

Dans l'expérience que je tente de décrire et de faire sentir sur plusieurs modes, il est certain qu'un tourment surgit là où en meurt un autre. La recherche puérile de l'oubli, l'appel de la satisfaction sont maintenant sans écho. Mais la tension constante qui maintient l'homme en face du monde, le délire ordonné qui le pousse à tout accueillir lui laissent une autre fièvre. Dans cet univers, l'œuvre est alors la chance unique de maintenir sa conscience et d'en fixer les aventures. Créer, c'est vivre deux fois. La recherche tâtonnante et anxieuse d'un Proust, sa méticuleuse collection de fleurs, de tapisseries et d'angoisses ne signifient rien d'autre. En même temps, elle n'a pas plus de portée que la création continue et inappréciable à quoi se livrent, tous les jours de leur vie, le comédien, le conquérant et tous les hommes absurdes. Tous s'essayer à mimer et à recréer la réalité qui est la leur. Nous finissons toujours par avoir le visage de nos vérités.

Albert CAMUS,
Le Mythe de Sisyphe, © Éditions Gallimard, 1942.

E

ENFANTILLAGE

Je suis né et j'ai grandi sous les étoiles de la Croix du Sud.
Où que j'aille elles me suivent. Sous la Croix du Sud,
croix d'éclats, je vais, vivant les stations de ma chance.

Je n'ai aucun dieu. Si j'en avais un, je lui demanderais de
ne pas laisser approcher la mort : pas encore. J'ai encore un long
chemin à faire. Il reste beaucoup de lunes que je n'ai pas volées
et de soleils auxquels je ne me suis pas brûlé. Il y a des mers dans
ce monde, on dit qu'il y en a sept, et des fleuves au Paradis, on
dit qu'il y en a quatre, où je n'ai pas plongé.

A Montevideo, il y a un enfant qui explique :

– Je veux ne jamais mourir car je veux jouer toujours.

Edouardo GALEANO,
Le Livre des Etreintes, traduction Pierre Guillaumin,
© Éditions La Différence, 1995.

Frédéric a eu deux filles à trente-cinq ans d'intervalle : Eva et Marthe.

Daniel, fils d'Eva, a épousé Marthe. De sorte que Marthe se trouve à la fois la mère et la grand-tante de son fils Roger.

Pouvez-vous trouver, entre ces cinq personnes, d'autres relations peu habituelles ?

Solution page 37...

F

FUTURE (no)

Le parti pris de la vie est un parti pris politique. Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui.

L'homme de la survie, c'est l'homme émietté dans les mécanismes du pouvoir hiérarchisé, dans une combinaison d'interférences, dans un chaos de techniques oppressives qui n'attend pour s'ordonner que la patiente programmation des penseurs programmés.

L'homme de la survie, c'est aussi l'homme unitaire, l'homme du refus global. Il ne se passe pas un instant sans que chacun de nous ne vive contradictoirement, et à tous les degrés de la réalité, le conflit de l'oppression et de la liberté ; sans qu'il ne soit bizarrement déformé et comme saisi en même temps selon deux perspectives antagonistes : la perspective du pouvoir et la perspective du dépassement. Consacrées à l'analyse de l'une et de l'autre, les deux parties qui composent le *Traité de savoir-vivre* mériteraient donc d'être abordées non successivement, comme l'exige la lecture, mais simultanément, la description du négatif fondant le projet positif et le projet positif confirmant la négativité.

Raoul VANEIGEM,
Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations,
© Éditions Gallimard. 1967.

G

GAME (over)

Le maître était arrivé à Atami le 15 janvier. Je lui avais rendu visite le 16 et nous avons joué deux parties d'échecs. Soudain, le soir, très peu de temps après mon départ, il fut au plus mal. Il joua donc avec moi pour la dernière fois à ces échecs qu'il aimait tant. J'avais rédigé le compte rendu de son dernier tournoi de Go. Je fus le dernier à le photographier.

Le grand quotidien de Tokyo, le *Nichinichi*, (rebaptisé depuis *Mainichi*), m'avait confié le reportage de ce dernier tournoi ; j'étais arrivé à bien connaître le maître. Même pour une manifestation organisée par un journal, celle-ci s'entourait d'une pompe exceptionnelle. On n'a jamais rien vu de semblable depuis dans ce genre. La partie commença le 26 juin 1938 à Tokyo dans le restaurant Koyokan du parc de Shiba et se termina le 4 décembre à Ito, à l'auberge de Danko. Elle se prolongea donc pendant six mois, en quatorze séances, interrompues certes pendant trois mois, de la mi-août à la mi-novembre, car le maître était tombé sérieusement malade. Une maladie grave qui rendit ce tournoi très pathétique. On peut dire en somme que ce tournoi lui coûta la vie. Jamais il ne se remit ; au bout d'un peu plus d'un an, il mourut.

Yasunari KAWABATA,
Le Maître ou le Tournoi de Go, © Éditions Albin Michel, 1975.

H

HALLUCINATION

Aureliano savait à présent que dans les parchemins de Melquiades était écrit son destin. C'était l'histoire de la famille, rédigée par Melquiades jusque dans ses détails les plus quotidiens, avec cent ans d'anticipation. (...)

A ce point impatient d'apprendre sa propre naissance, Aureliano sauta tout un passage. Alors commença à se lever le vent, tiède et tout jeunet, plein de voix du passé, des murmures des géraniums anciens, de soupirs de désillusions encore antérieures aux plus tenaces nostalgies. (...)

Aureliano sauta onze pages pour ne pas perdre de temps avec des faits trop bien connus, et se mit à déchiffrer l'instant qu'il était en train de vivre, le déchiffrant au fur et à mesure qu'il le vivait, se prophétisant lui-même en train de déchiffrer la dernière page des manuscrits, comme s'il se fût regardé dans un miroir de paroles. Alors il sauta encore des lignes pour devancer les prophéties et chercher à connaître la date et les circonstances de sa mort. Mais avant d'arriver au vers final, il avait déjà compris qu'il ne sortirait jamais de cette chambre, car il était dit que la cité des miroirs (ou des mirages) serait rasée par le vent et bannie de la mémoire des hommes à l'instant où Aureliano Babilonia achèverait de déchiffrer les parchemins, et que tout ce qui y était écrit demeurerait depuis toujours et resterait à jamais irrépétible, car aux lignées condamnées à cent ans de solitude, il n'était pas donné sur terre de seconde chance.

Gabriel GARCIA MARQUEZ,
Cent ans de solitude, © Éditions du Seuil, 1968.

I

ILLUSIONS (retrouvées)

Le théâtre nous concerne comme un jeu qui garde conscience d'être tel... Au fond le théâtre est un mensonge s'il ne reste pas théâtre. Le jeu, c'est la seule expression possible du vrai sérieux. Jouer, c'est avoir conscience que tout ce qui advient sur scène est au mieux une comparaison, un signe, et rien d'autre... Le retour au théâtre comme jeu nous vaut une libération : nous ne sommes plus troublés par l'angoisse de perdre nos illusions. L'exigence de croire aux coulisses, nous en sommes libérés. La crédibilité, au théâtre et dans l'art en général, n'est jamais due à des ressemblances avec la vie, ressemblances aussi impossibles qu'hérétiques et superflues. La seule crédibilité possible tient à la force de persuasion d'un sens qui contredit la vie, et d'une réalité seconde, différente, autonome, qui ne se réfère qu'à elle seule : l'œuvre.

Max FRISCH,
Théâtre sans illusion (inédit), 1948.

J

JARDIN (secret)

Ce que je cherche, ce n'est pas une excuse à ma vie mais exactement le contraire d'une excuse : le pardon. L'idée me vient finalement que toute consolation ne prenant pas en compte ma liberté est trompeuse, qu'elle n'est que l'image réfléchie de mon désespoir. En effet, lorsque mon désespoir me dit : Perds confiance, car chaque jour n'est qu'une trêve entre deux nuits, la fausse consolation me crie : Espère, car chaque nuit n'est qu'une trêve entre deux jours.

Mais l'humanité n'a que faire d'une consolation en forme de mot d'esprit : elle a besoin d'une consolation qui illumine. Et celui qui souhaite devenir mauvais, c'est-à-dire devenir un homme qui agisse comme si toutes les actions étaient défendables, doit avoir au moins la bonté de le remarquer lorsqu'il y parvient.

Personne ne peut énumérer tous les cas où la consolation est une nécessité. Personne ne sait quand tombera le crépuscule et la vie n'est pas un problème qui puisse être résolu en divisant la lumière par l'obscurité et les jours par les nuits, c'est un voyage imprévisible entre des lieux qui n'existent pas.

Stig DAGERMAN,

Notre besoin de consolation est impossible à rassasier,
traduction Philippe Bouquet. © Éditions Actes Sud, 1981.

K

KIF-KIF

Ici naît cette malheureuse envie que tant d'hommes portent à la vie des autres. Apercevant ces existences du dehors, on leur prête une cohérence et une unité qu'elles ne peuvent avoir, en vérité, mais qui paraissent évidentes à l'observateur. Il ne voit que la ligne de faite de ces vies, sans prendre conscience du détail qui les ronge. Nous faisons alors de l'art sur ces existences. De façon élémentaire, nous les romançons. Chacun, dans ce sens, cherche à faire de sa vie une œuvre d'art. Nous désirons que l'amour dure et nous savons qu'il ne dure pas ; si même par miracle il devait durer toute une vie, il serait encore inachevé. Peut-être, dans cet insatiable besoin de durer, comprendrions-nous mieux la souffrance terrestre, si nous la savions éternelle. Il semble que les grandes âmes, parfois, soient moins épouvantées, par la douleur que par le fait qu'elle ne dure pas. A défaut d'un bonheur inlassable, une longue souffrance ferait au moins un destin. Mais non, et nos pires tortures cesseront un jour. Un matin, après tant de désespoirs, une irrépressible envie de vivre nous annoncera que tout est fini et que la souffrance n'a pas plus de sens que le bonheur.

Albert CAMUS.
L'Homme révolté, © Éditions Gallimard, 1951.

Quatre amis partent en pique-nique : Alain, Brigitte, Charles et Denise. Chacun emporte un sandwich différent : salade, fromage, poulet, rosbif. Si l'on vous dit que :

Ce qui garnit le sandwich d'Alain est de couleur jaunâtre,
Brigitte est végétalienne,
Charles ne supporte pas les laitages,
Denise n'aime pas la viande,

Saurez-vous attribuer un sandwich à chacun ?

Solution page 37...

L

LIMITE

Ma MAISON, c'était et
c'est toujours mon œuvre.
Le tableau, le spectacle, le théâtre, la scène.
Mon "credo" :
la seule vérité totale dans l'art
c'est de représenter sa propre vie,
de la dévoiler
sans honte
de dévoiler
son propre SORT
sa DESTINÉE.
J'ai expliqué à plusieurs reprises que la raison n'en est ni
l'exhibitionnisme, ni le narcissisme,
mais le désir de renforcer les notions de :
"vie individuelle",
afin de fuir devant la destruction
par la "masse"
inhumaine et horrible.
Le renforcement de "vie individuelle" par l'addition
de ce petit mot : la mienne !
La frontière entre
la scène et la salle
est la ligne de la victoire.
Infranchissable.
Imprenable.
Ce monde
d'une vie publique
de masse
s'arrête
sur cette ligne Maginot,
irrévocablement.

Tadeusz KANTOR,
"Grande digression théorique" in Les voies de la création théâtrale,
© CNRS Éditions, 1993.

M

MESURE

Que nous passons rapidement sur cette terre ! Le premier quart de la vie est écoulé avant qu'on en connaisse l'usage ; le dernier quart s'écoule encore après qu'on a cessé d'en jouir. D'abord nous ne savons point vivre ; bientôt nous ne le pouvons plus ; et dans l'intervalle qui sépare ces deux extrémités inutiles, les trois quarts du temps qui nous reste sont consumés par le sommeil, par le travail, par la douleur, par la contrainte, par les peines de toute espèce. La vie est courte, moins par le peu de temps qu'elle dure, que parce que de ce peu de temps, nous n'en avons presque point pour en goûter. L'instant de la mort a beau être éloigné de celui de la naissance, la vie est toujours trop courte quand cet espace est mal rempli.

Jean-Jacques ROUSSEAU,
Émile ou de l'Éducation, © Éditions Gallimard, livre 4, 1969.

Vous n'avez pas assez cherché. Continuez !
En cas d'urgence, reportez-vous à la dernière page.

N

NI NI

Et Jeanne regardait droit devant elle en l'air, dans le ciel que coupait, comme des fusées, le vol cintré des hirondelles. Et soudain une tiédeur douce, une chaleur de vie traversant ses robes, gagna ses jambes, pénétra sa chair ; c'était la chaleur du petit être qui dormait sur ses genoux.

Alors une émotion infinie l'envahit. Elle découvrit brusquement la figure de l'enfant qu'elle n'avait pas encore vue : la fille de son fils. Et comme la frêle créature, frappée par la lumière vive, ouvrait ses yeux bleus en remuant la bouche, Jeanne se mit à l'embrasser furieusement, la soulevant dans ses bras, la criblant de baisers.

Mais Rosalie, contente et bourrue, l'arrêta. "Voyons, voyons, madame Jeanne, finissez ; vous allez la faire crier."

Puis elle ajouta, répondant sans doute à sa propre pensée : "La vie, voyez-vous, ça n'est jamais si bon ni si mauvais qu'on croit."

O

OBJECTIF

Ma vie n'est pas quelque chose que l'on doit mesurer. Ni le saut du cabri ni le lever du soleil ne sont des performances. Une vie humaine n'est pas non plus une performance, mais quelque chose qui grandit et cherche à atteindre la perfection. Et ce qui est parfait n'accomplit pas de performance : ce qui est parfait œuvre en état de repos. Il est absurde de prétendre que la mer soit faite pour porter des armadas et des dauphins. Certes, elle le fait – mais en conservant sa liberté. Il est également absurde de prétendre que l'homme soit fait pour autre chose que pour vivre. Certes, il approvisionne des machines et il écrit des livres, mais il pourrait tout aussi bien faire autre chose. L'important est qu'il fasse ce qu'il fait en toute liberté et en pleine conscience de ce que, comme tout autre détail de la création, il est une fin en soi.

Stig DAGERMAN,

Notre besoin de consolation est impossible à rassasier,
traduction Philippe Bouquet, © Éditions Actes Sud, 1981.

P

PUZZLE

C'est dans les derniers mois de sa vie que le peintre Serge Valène conçut l'idée d'un tableau qui rassemblerait toute son expérience : tout ce que sa mémoire avait enregistré, toutes les sensations qui l'avaient parcouru, toutes ses rêveries, ses passions, ses haines viendraient s'y inscrire, somme d'éléments minuscules dont le total serait sa vie.

Il représenterait l'immeuble parisien dans lequel il vivait depuis plus de cinquante-cinq ans. La façade en serait enlevée et l'on verrait en coupe toutes les pièces du devant, la cage de l'ascenseur, les escaliers, les portes palières. Et comme dans ces maisons de poupées dans lesquelles tout est reproduit en miniature, les carpettes, les gravures, les horloges, les bassinoires, il y aurait dans chaque pièce les gens qui y avaient vécu et les gens qui y vivaient encore et tous les détails de leur vie, leurs chats, leurs bouillottes, leur histoire...

Georges PEREC,
La vie mode d'emploi, © Éditions Hachette, 1978.

Un grand-père qui a entre 50 et 70 ans refuse de dire son âge.

Il dit seulement :

Chacun de mes enfants a autant d'enfants qu'il a de frères ou de sœurs et mon âge est la somme du nombre de mes enfants et de mes petits-enfants.

Combien a-t-il d'enfants et de petits-enfants, et quel est son âge ?

Solution page 37...

Q

QUART (de tour)

n.f. Fait de vivre

▽IE

▷IE

v. intr. [to] Cesser de vivre (en anglais)

Joël GUENOUN,
Les mots ont des visages, © Éditions Autrement,
collection "Autrement Littératures", 1997.

R

RÉUSSITES

J'envie – sans bien savoir si je les envie vraiment – ces gens dont on peut écrire la biographie, ou qui peuvent l'écrire eux-mêmes. Dans ces impressions décousues, sans lien entre elles et ne souhaitant pas en avoir, je raconte avec indifférence mon autobiographie sans faits, mon histoire sans vie. Ce sont mes confidences, et si je n'y dis rien, c'est que je n'ai rien à dire.

Que peut-on donc raconter d'intéressant ou d'utile ? Ce qui nous est arrivé, ou bien est arrivé à tout le monde, ou bien à nous seuls ; dans le premier cas ce n'est pas neuf, et dans le second cas demeure incompréhensible. Si j'écris ce que je ressens, c'est parce qu'ainsi je diminue la fièvre de ressentir. Ce que je confesse n'a pas d'intérêt, car rien n'a d'intérêt. Je fais des paysages de ce que j'éprouve. Je donne congé à mes sensations. Je comprends parfaitement les femmes qui font de la broderie par chagrin, et celles qui font du crochet parce que la vie existe. Ma vieille tante faisait des patiences pendant l'infini des soirées. Ces confessions de mes sensations, ce sont mes patiences à moi. Je ne les interprète pas, comme quelqu'un qui tirerait les cartes pour connaître l'avenir. Je ne les ausculte pas parce que, dans les jeux de patience, les cartes, à proprement parler, n'ont aucune valeur. Je me déroule comme un écheveau multicolore, ou bien je me fais à moi-même de ces jeux de ficelle que les enfants tissent, en figures compliquées, sur leurs doigts écartés, et qu'ils passent de main en main. Je prends soin seulement que le pouce ne lâche pas le brin qui lui revient. Puis je retourne mes mains, et c'est une nouvelle figure qui apparaît. Et je recommence.

Vivre, c'est faire du crochet avec les intentions des autres.

Fernando PESSOA,
Le Livre de l'intranquillité, traduction Françoise Laye,
© Christian Bourgois Éditeur, 1988.

S

SÛR (bon sang mais c'est bien)

Ah, j'ai compris ! le patron Vasquès, c'est la vie. La Vie, monotone et nécessaire, qui commande et que l'on connaît si mal. Cet homme banal représente la banalité de la vie. Il est tout pour moi, au-dehors, parce que la Vie est tout pour moi au-dehors.

Et si mon bureau de la rue des Douradores représente la vie pour moi, mon deuxième étage, là où j'habite, dans cette même rue des Douradores, représente l'Art. Oui, l'Art, qui habite la même rue que la Vie, mais en un lieu différent, l'Art qui soulage de la vie sans pourtant soulager de vivre, et qui est aussi monotone que la vie – simplement en un lieu différent. Oui, cette rue des Douradores contient pour moi tout le sens des choses, la solution de toutes les énigmes – mais non celle de leur existence même, car c'est précisément l'énigme qui ne peut recevoir de solution.

Fernando PESSOA,
Le Livre de l'intranquillité, traduction Françoise Laye,
© Christian Bourgeois Éditeur, 1988.

T

TRAIN-TRAIN

Cheminot pendant quarante ans, il manœuvrait les barrières des passages à niveau et s'occupait des aiguillages ; pendant quarante ans, comme pour moi, le boulot avait été son seul plaisir et, une fois retraité, il n'aurait pu vivre sans lui. Il s'acheta le vieux poste d'aiguillage d'une ancienne gare frontalière désaffectée, l'installa dans son jardin ; ses copains, anciens chauffeurs-mécaniciens, dénichèrent à la ferraille une toute petite loco qui avait servi à trimballer le minerai des hauts fourneaux, une petite loco Ohrenstein et Koppel avec ses rails et trois wagonnets, ils construisirent un circuit entre les arbres du vieux jardin... Les samedis et dimanches, on chauffe l'engin et en avant !

Bohumil HRABAL,
Une Trop bruyante solitude, © Éditions Robert Laffont, 1983.

U

ULTRA

Le théâtre – je persiste à l'affirmer – est le lieu qui dévoile, tel un gué secret dans le fleuve, les traces d'un passage de l'autre vie à notre vie.

Le théâtre est une activité qui se situe aux frontières extrêmes de la vie, là où les catégories et les concepts de vie perdent raisons et significations, là où folie, hystérie, délire, hallucination sont les ultimes tranchées de la vie face au surgissement de la Troupe foraine de la mort, de son Grand théâtre.

Voilà ma définition du théâtre, poétique et mystique ; ainsi seulement peut-on réfléchir sur lui et en parler.

Tadeusz KANTOR,
"Le passage de l'au-delà au monde des vivants",
in programme de *Qu'ils crèvent les artistes*. Milan, 1985.

Passer de mot en mot de AUBE à SOIR en changeant
seulement une lettre à chaque étape.

Solution page 37...

V

VAMPIRISME

Pour moi, je ne me sens vivre et penser que dans une chambre où tout est la création et le langage de vies profondément différentes de la mienne, d'un goût opposé au mien, où je ne retrouve rien de ma pensée consciente, où mon imagination s'exalte en se sentant plongée au sein du non-moi ; (...) où le soir, quand on ouvre la porte de sa chambre, on a le sentiment de violer toute la vie qui y est restée éparsée, de la prendre hardiment par la main quand, la porte refermée, on entre plus avant, jusqu'à la table ou jusqu'à la fenêtre ; de s'asseoir dans une sorte de libre promiscuité avec elle sur le canapé exécuté par le tapissier du chef-lieu dans ce qu'il croyait le goût de Paris ; de toucher partout la nudité de cette vie dans le dessein de se troubler soi-même par sa propre familiarité, en posant ici et là ses affaires, en jouant le maître dans cette chambre pleine jusqu'au bord de l'âme des autres et qui garde jusque dans la forme des chenets et le dessin des rideaux l'empreinte de leur rêve, en marchant pieds nus sur son tapis inconnu ; alors, cette vie secrète, on a le sentiment de l'enfermer avec soi quand on va, tout tremblant, tirer le verrou ; de la pousser devant soi dans le lit et de coucher enfin avec elle dans les grands draps blancs qui vous montent par dessus la figure, tandis que, tout près, l'église sonne pour toute la ville les heures d'insomnie des mourants et des amoureux.

Marcel PROUST,
Sur la lecture, © Éditions Actes Sud, 1988.

W

www.jeunepoete.com

Il n'est qu'un seul chemin. Entrez en vous-même, cherchez le besoin qui vous fait écrire : examinez s'il pousse ses racines au plus profond de votre cœur. Confessez-vous à vous-même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ?

Ceci surtout : demandez-vous à l'heure la plus silencieuse de votre nuit : " Suis-je vraiment contraint d'écrire ? " Creusez en vous-même vers la plus profonde réponse. Si cette réponse est affirmative, si vous pouvez faire front à une aussi grave question par un fort et simple : " Je dois ", alors construisez votre vie selon cette nécessité. Votre vie, jusque dans son heure la plus indifférente, la plus vide, doit devenir signe et témoin d'une telle poussée.

Rainer Maria RILKE,
Lettres à un jeune poète, © Éditions Grasset, 1937.

X

XIÈMES (fois)

Ce que je crois, moi, c'est qu'à la première vie, on doit être un homme comme ce Cal, l'horrible type ; ces hommes-là comprennent si peu de choses, ils sont si bêtes, oh, si bouchés, il faut bien qu'ils en soient à leur toute première vie, les bandits ! Je crois que c'est seulement après beaucoup de vies d'homme, ridicules et bornées, brutales et braillardes comme le sont les vies des hommes, que peut naître une femme. Et seulement, oui seulement après beaucoup de vie de femme, beaucoup d'aventures inutiles, beaucoup de rêves irréalisés, beaucoup de petites morts, alors seulement, alors peut naître un nègre, dans le sang duquel coule plus de vies et plus de morts, plus de brutalités et d'échecs, plus de larmes que dans aucun autre sang. Et moi, combien de fois devrais-je mourir encore, combien de souvenirs et d'expériences inutiles devront encore s'entasser en moi ?

Il y a bien une vie que je finirai par vivre pour de bon, non ?

Bernard-Marie KOLTES,
Combat de nègre et de chiens, © Éditions de Minuit, 1989.

Y

YOUPI !

8 janvier 1938

Il n'est nullement ridicule ou absurde celui qui, songeant à se tuer, serait embêté et aurait peur de tomber sous une automobile ou d'attraper une maladie. A part la question de la plus grande ou de la moindre douleur, il reste toujours que vouloir se tuer, c'est désirer que sa mort ait une signification, soit un choix suprême, un acte unique en son genre. Il est donc naturel que le candidat au suicide ne supporte pas l'idée de tomber par hasard sous un véhicule ou de crever d'une pneumonie ou de quelque chose d'aussi insensé. Alors, attention aux carrefours et aux courants d'air.

Cesare PAVESE,
Le Métier de vivre, traduction Michel Arnaud, © Éditions Gallimard, 1958.

Solutions

Une drôle de famille

Frédéric est à la fois le grand-père et l'arrière-grand-père de Roger ;
Eva est la sœur et la belle-mère de Marthe ;
Daniel est à la fois le petit-fils et le gendre de Frédéric ;
Roger est à la fois le petit-fils et le neveu d'Eva.

Les sandwiches

A : poulet. B : salade. C : rosbif. D : fromage.

L'âge du grand-père

Soit N le nombre des enfants du grand-père et X son âge.

Chaque enfant a $(N-1)$ enfants.

$$X = N + N(N-1)$$

$$\text{C'est-à-dire : } X = N + N_ - N = N_$$

L'âge du grand-père est donc un carré parfait : le seul carré entre 50 et 70 est 64.

Le grand-père a donc 64 ans ; il a huit enfants et $8 \times 7 = 56$ petits-enfants.

De l'aube au soir

Aube – Tube – Tuée – Suée – Suie – Suif – Soif – Soir

Textes recueillis par Olivia Burton et Laurent Caillon

Conception et réalisation Isabelle Melmoux et Bob Moulin

Illustration Stanislas Bouvier

achevé d'imprimer en mars 2001 sur les Presses de l'imprimerie La Compo-photo
dépôt légal mars 2001

20 FF
3,05 €